



**HAL**  
open science

## Vrouz : portrait de la poète en clown

Sandrine Montin

► **To cite this version:**

| Sandrine Montin. Vrouz : portrait de la poète en clown. Nu(e), 2019, 70. hal-03404051

**HAL Id: hal-03404051**

**<https://hal.univ-cotedazur.fr/hal-03404051>**

Submitted on 26 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sandrine Montin

« *Vrouz* : portrait de la poète en clown »

Revue *Nu(e)* n°70, *Valérie Rouzeau*, 6 décembre 2019

numéro coordonné par Régis Lefort, avec la collaboration de Béatrice Bonhomme et Danielle Pastor,

(p. 204 - p. 219)

*Ce que je voulais faire, c'était Charlot, mais c'était déjà pris.*

Valérie Rouzeau, conversation, par nuit froide et claire, à Saorge

***Tour de piste***

Après l'Avertissement déjà riant, déjà enjoué déguisé sous son anagramme, le recueil *Vrouz* s'ouvre sur un petit tour de piste. Un deux trois, brève brève longue, l'écriture est d'emblée performance dansée, histoire de pieds, petit tour de piste bien sautillant de tous les ratés, de toutes les incompétences et lacunes de l'artiste. Patatra, la voilà, la poète, la Rouzeau, dans ses habits de cirque. « Bonne qu'à / ça ou rien / Je ne sais / pas nager / pas danser / pas conduire / De voiture / même petite / Pas coudre / pas compter / pas me battre / pas baiser / Je ne sais / pas non plus / manger ni / cuisiner / (Vais me faire / cuire un œuf) / Quant à boire / c'est déboires » etc. Ainsi commence le sonnet d'ouverture, que le deuxième poème prolonge et conclut : « Mais danser comme un pied / Je peux y arriver / Talon pointe anapeste » (p.12).

Ce n'est pas l'habit qui fait le clown, mais il y contribue. A condition que le clown fasse l'habit à sa mesure, ou à sa démesure. Le sonnet de Rouzeau, c'est un peu la redingote de Charlot. Habit d'emprunt, vieilli, démodé, et même si le compte y est, les 14 vers bien mesurés sans rien qui manque, le poème sonné version Rouzeau sonne comme nul autre, comme s'il avait pris un coup aux entournures. Comment sonne-t-il le sonnet à Rouzeau ?

Eh bien d'abord il est comique. Pour preuve cet autoportrait en chaussettes « Aéroport mes chaussures vertes / Délacées et moi en chaussettes / J'ai grimacé dans chaque miroir » (p.18), cet autre portrait au myriapode sauvé et à l'araignée noyée dans la chasse d'eau « Quelle chérie pour elle pas de cadeau / Sinon ce drôle de requiem que je lui sonne / Avec mon sentiment coupable ridicule » (p.157), cet autre encore aux quatorze kilos de trop, « Ma plainte par trop pondérale / Avec ses sept moches rimes en ã » (p.102) où la poète feint de s'avouer même pas bonne à ça, écrire. Ou bien si, bonne qu'à ça, mais à condition de ne pas exclure de la poésie le trop et le trop peu, la démesure et l'ironie, le son « comique et laid ». Bref, à condition que la poésie assume son prétendu mauvais-goût et s'en rie, rendue légère par ses rebonds à double sens. Et ce faisant, Rouzeau rejoue le coup du poème « en une peine extrême » façon Voiture, enjambant les siècles et le temps, délivrée de sa quarantaine, démodée et moderne en même temps.

*Ma foy, c'est fait de moi, car Isabeau  
 M'a conjuré de lui faire un Rondeau.  
 Cela me met en une peine extremes.  
 Quoi treize vers, huit en eau, cinq en esme ;  
 Je lui ferois aussi-tost un bateau.  
 En voilà cinq pourtant en un morceau.  
 Faisons-en huit, en invoquant Brodeau,  
 Et puis mettons, par quelque stratagème :*  
     *Ma foy, c'est fait !*  
*Si je pouvais encore de mon cerveau  
 Tirer cinq vers, l'ouvrage serai beau.  
 Mais cependant je suis dedans l'onzième,  
 Et si je crois que je fais le douzième,  
 En voilà trèze ajustez au niveau.  
     Ma foy, c'est fait.*

*(Vincent Voiture)*

*J'ai bien quatorze kilos à perdre  
 Si ça pouvait se faire seulement  
 En traçant le même nombre de lignes  
 Retrouver la ligne en sonnant  
 Je mesure l'épaisseur du temps  
 Ma quarantaine sans amour sauf  
 Ses poignées qui ne fondent pas  
 De foyer dont n'ai le désir  
 Je mange des pâtes des sucres lents  
 Et je m'empâte sûrement  
 Au parmesan passent les ans  
 Encore deux vers et j'ai fini  
 Ma complainte par trop pondérale  
 Avec ses sept moches rimes en ã.  
 (Valérie Rouzeau)*

Si pour faire aboutir son numéro en forme de sonnet, Rouzeau compte les vers comme Voiture son rondeau<sup>1</sup>, le mètre rappelle aussi l'octosyllabe d'Apollinaire dans « La chanson du Mal-Aimé » ou « A la santé ». D'ailleurs *Vrouz* conte (ou compte) les mésaventures d'une poète, sœur du pauvre Villon, d'Apollinaire et de Charlot, une « roturière qui avait froid » (p.48), dont le plafond est piqué de moisissures (p.46), le corps piqué par les punaises (p.56 et 57). Il y a ces aléas, ce pot de moutarde de Dijon détruit à l'aéroport et qui lui monte au nez (p.17), le transport du matelas infesté, cette nuit noire où l'on n'y voit plus rien, « Mais quand même lux pas du luxe » (p.138) ; mais le gag principal, le gag récurrent, la signature du clown : c'est la chute. Comme l'écrit joliment Antoine Emaz :

*Je n'oublie pas que ces autoportraits sont « sonnés », et vrouz, ça repart... On entend « sonné » comme un boxeur peut l'être ; pas K.-O., juste titubant sous le coup inattendu qui vient de l'atteindre.*

<sup>1</sup> Elle reprend le même principe dans le poème « Et c'est parti on trace droit on aligne » où la poète sonne sa solitude, le temps qui passe : « Je tinte ce soir dans la solitude même / Vive onze heureux avais-je lancé au millésime / Et voici n'empêche déjà le douzième vers / Le trait treize promesse que voilà / D'un quatorzième pour faire bien arrivée » (p.137).

*Même pas besoin d'adversaire clair, la vie se charge de cogner.  
« Sonnés », on entend aussi pris en son, travaillé sur un plan sonore ;  
là-dessus, on ne sera pas déçu, Valérie Rouzeau est une poète sonore<sup>2</sup>.*

Et ça titube dans *Vrouz* ! L'alcoolique, ce type comique que Charles Chaplin a incarné au théâtre avant de le reprendre bien des fois dans ses films sous les traits du rentier désœuvré (dans *The Cure*, dans *One A.M.*, ce « poème cinématographique » vénéré des poètes contemporains, ou *The Idle Class*), offre des ressources burlesques éprouvées, l'occasion de visions déformées, plus ou moins surréalistes, et de cascades en chaîne. Les chutes de Rouzeau sont comme chez Chaplin parfois conséquentes au verglas, mais plus souvent au trop de vin. Après l'autoportrait au vin rouge et à la mouche (« Trempe sa trompette dans mon vin rouge / Se renvole paf » p.14), Rouzeau se réinvente en « évapourée » (p.18), chute à la page suivante dans les couloirs du métro, « Cage thorax fracassée moi dedans tracassée / Un peu malade chagrine de trop de vin d'amour » (p.19). Ici le « Bilan post-traumatique du cœur dans les baskets » est l'occasion d'un morceau de voltige drolatique : la clown tire parti de sa chute, et traduit en vers le « document délivré par le Centre municipal de santé Henri-Barbusse de Saint-Ouen (93) », comme le précise avec un sérieux comique la note informative liée au poème, le lexique anatomique et médical devenant source de jeux de mots et jongleries verbales jusqu'à la chute du sonnet, le « bip » final du vers 14.

Car aux pitreries, mésaventures corporelles, maladresses, chutes et ratés racontés dans les poèmes correspond dans les vers l'exercice d'équilibriste avec la forme du sonnet, avec l'octosyllabe et l'alexandrin, la chute du 14<sup>e</sup> vers, le « bip » (p.19) ou « paf » (p.14) final, le « prends congé » (p.25) qui sonne la fin du sonnet, mais aussi au fil des poèmes l'effet produit par le retour de la syllepse, « Attraper une creve un train » (p.20), « Traverse une rue un fleuve / Une mauvaise passe une crise » (p.21), des calembours « l'arc antérieur / Pas rieur » (p.19), « ABC la culotte pieds dans les étriers » (p.22), « Et le dos en compote capilotade meurtri / Pluchures pluches épiluchures le ver est dans le fruit / J'ai chuté dans les pommes » (p.103).

### ***L'ange et l'oiseau***

Si la chute est la figure majeure, elle a pour contrepoint l'envol au ciel, l'oiseau et la figure de l'ange. Comme Charlot, dont les pieds démesurés, enclumes attachées au plancher, figurent aussi des moignons d'ailes, avec un rien de l'Albatros<sup>3</sup>, Rouzeau a même un côté ange déchu ou juste chu. Charlot se rêve en ange dans *The Kid* avant d'être rendu au sol ; il agite ses ailes de poulet dans *The Gold Rush* sous l'œil affamé de Big Jim, ou s'ébat au milieu des oies du *Circus*, volatile maladroit, ses rêves tombés à plat. « J'avais alors des ailes qui me poussaient / Des pieds au bout des doigts et au creux de l'oreille » écrit Rouzeau (p.78), et comme toujours les pieds dans *Vrouz* sont doubles, anatomiques et métriques, figures ailées (ou zélées) donc. Mais l'imparfait suggère qu'on lui a coupé

---

<sup>2</sup> Antoine Emaz, « Vrouz de Valérie Rouzeau », article daté du 5 mars 2012 et publié sur la revue *poezibao*.  
d<https://poezibao.typepad.com/poezibao/2012/03/vrouz-de-val%C3%A9rie-rouzeau-par-antoine-emaz.html>

<sup>3</sup> Je reprends cette idée à Adolphe Nysenholc, dans *L'âge d'or du comique : sémiologie de Charlot*, Editions de l'université de Bruxelles, 1979 : « Charlot serait un peu l'albatros du poète pris pour amuser et, déposé sur les planches... Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid ! ... Exilé sur le sol au milieu des huées, ses ailes de géant l'empêchent de marcher ».

les ailes, un peu comme chez Cendrars sans doute<sup>4</sup>. « Un pan de ton manteau flottant / Comme un bout d'aile ou quoi qui sort / Dépasse déborde morceau d'habit » (p.150). Les ailes de papier, d'abeilles, d'oiseaux ponctuent le livre, sous forme mutilée, « bout d'aile » impropre à l'envol définitif, rêverie « Où un voyageur pose une fesse [...] Quelqu'un te retient par un rien de paletot ». Des anges passent, la poète les espère du moins, puisque le logiciel manque qui pourrait éclairer sa nuit, lui faire gagner le ciel « Pomme croquée loges-y ciel », « Dans ma nuit je voudrais aussi / Voir passer un ange allumé / Equipé d'une pompe à vélo » (p.138). Et les humains cyclistes ou pédestres qui peuplent *Vroux* hésitent essentiellement entre deux catégories, tantôt anges ou bipèdes aptères, c'est-à-dire sans aile, « Inconnus les aptères bipèdes qui viennent et vont ». Au fond chez Rouzeau c'est moins les ailes qui sont trop grandes que les pieds qui prennent de la place, alors elle se les prend.

*« J'ai chu dans la neige l'autre jour*

*Après le Café Rouge fins vins*

*Sic mais pas sick, juste étourdie*

*Sur le cul que j'ai rebondi*

*Un ange est passé juste après*

*Ma glissade sous le ciel blanchi*

*Ensuite un ramier a claqué*

*Très fort des ailes j'ai sursauté*

*Comme s'il avait giflé ma joue*

*Rompu ma minute de silence*

*Pour me réveiller d'un seul coup*

*Alors me suis remise sur pieds*

*Avec un flocon sur le nez*

*Le rire de l'ange et du ramier<sup>5</sup>. »*

Clown, le nez rouge de vin et blanchi par la neige, la poète si souvent chue à terre, jouant l'éternelle chute de l'homme, rejoint aussi l'ange et l'oiseau. Certes elle est parfois K.O., sonnée par la vie, par le vin, par la solitude et le trop peu, par la misère des miséreux. « M'habitue pas je ne m'habitue pas / A ce pas d'ailes [...] / Plume plume plomb plume plume / Blague déjà faite à la main souffle / Sur le plancher des bouses écrase » (p.120). Mais la poète a ses ruses de Petit Poucet, « Une plume collée sous ma semelle aussi » (p.90). L'aspiration à la joie, au ciel, à la beauté revient. Elle ne cherche pas les hauteurs inaccessibles du sublime, mais au contraire, un peu bâtarde, elle se mâtine de raillerie, se combine au comique. Et c'est ce mouvement antithétique, cette torsion de corde raide entre beauté et ridicule, poésie et burlesque, ciel et terre, qui en fait la tension, la force

---

<sup>4</sup> « Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace / Nous roulons sur nos quatre plaies / On nous a rogné les ailes / Les ailes de nos sept péchés » écrivait Blaise Cendrars dans *La Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France*.

<sup>5</sup> p.47.

vitale et réjouissante. Ainsi dans ces vers symptomatiques où la poète s'octroie, au moment du cri même, du cri de joie, des oreilles d'âne :

*« Beau ciel d'hiver ce matin tinte cloche d'airain*

*Le bistrot du théâtre le théâtre et les banques*

*Avec l'hôtel de ville avec le cinéma*

*Le quick les pizzerias composent un paysage*

*Au cœur duquel des gars creusent en gilet fluo*

*En gilet fluo jaune la place portant le nom*

*D'un fameux maréchal alors je lève au ciel*

*Mon œil très éveillé et je brais à la joie. » (Vrouz, p.70)*

### **L'espace de Vrouz**

Ciel ou terre, dans *Vrouz*, l'espace n'est jamais abstrait : on sait où on se trouve, et comme au cinéma, on alterne Vues intérieures et Vues extérieures. C'est globalement la maison ou la rue, le train, l'aéroport, l'avion, parfois le supermarché ou le cabinet de gynéco. Et comment ne pas penser aux cabanes périurbaines de Charlot, son abri de fortune dans le terrain vague de *A Dog's Life*, la maisonnette branlante au bord d'une eau polluée dans *Modern Times* où le vagabond se trouve pourtant à son aise, échappé de l'usine et la prison, lorsque Rouzeau évoque son logis « Près du périphérique de la porte d'Orléans » (p.151) ?

*La moquette était grise mais douce*

*Les volets pourris presque bleus*

*Et très loin les immeubles énormes les novotels*

*Très loin les centaines les milliers de voitures*

*Les bagnoles la bignole j'oubliais je goûtais*

*La paix tel un pot d'échappement.*

Dans un autoportrait en autostop, le sujet poétique à bout de course emprunte un peu à la figure solitaire du clown Chaplin disparaissant en fin de film dans la poussière d'une rue poussiéreuse :

*(Dépose-moi n'importe où*

*Tant que je peux bigler*

*Une flaque d'eau mazoutée*

*Les patients inconnus*

*La rue la vie qu'y va*

*Autant que faire ce peu*

*Au bout au bout au bout*

*Où me poseraï là  
Le derrière sur une borne  
Ou même un banc mouillé  
Ça me fera une chose  
Que je ne sais nommer  
Dans la forme sonnée  
Que maintenant j'explore  
Et arpente tout à pied. (p.28)*

De même que la petite silhouette de Charlot est happée par la rue, et qu'avec la clôture à l'iris l'image le cède au rien, à l'écran noir du cinéma, de même les derniers vers transitent de l'espace de la rue à celui de la page, page en forme de sonnet dont on arpente la mesure, les pieds, forme close par la parenthèse qui rend la page à son peu, à son blanc<sup>6</sup>. A la mort aussi, au terminus du dernier poème, sonnet drolatique, petit bijou d'humour ciselé sur les bons mots involontaires des chemineaux et dernier clin d'œil au public avant la sortie « Nous vous remercions / De votre incompréhension ».

Mais avant le blanc final, avant l'heure dernière sonnée, l'espace de la poésie, celui qu'on devine dans tous ces logis écaillés et mal étanches, c'est bien la cabane de l'enfant, ou le wigwam amérindien nommément cité dans le poème dédié à Jacques Josse, fondateur de Wigwam éditions : « Avec beaucoup de pluie un rêve de cabane tient / Debout depuis l'enfant têtu wigwam tipi / Yourte igloo poulailler enfin toute planque bonne ». La cabane, la poésie, « contient le ciel la terre ensemble » et sait créer un autre monde, faire grandir un rêve devenu réel, en tout cas un rêve qui « tient debout tout seul même quand tout tremble », tandis que les gouttes de pluie et les traits d'esprit sont « Flèches ardentes de viser vrai courage ». Une suite qui me rappelle encore Apollinaire, comme une synthèse dense des trois dernières strophes des « Fiançailles » où la « libre flamme Ardeur », le geste poétique brûlant vise les faux semblants et les identités d'emprunt « Comme si je visais l'oiseau de la quintaine » avant de se conclure sur « ce bûcher le nid de mon courage ».

### ***Prochain et prochaine***

Se souvenant de Rimbaud, Rouzeau affirme à son tour « Aussi je est un hôte d'on ne sait qui ni quoi ». Et le poème commençant par « Ma table penche ici maintenant ce soir / La foule passe du côté de la main qui écrit » est une sorte d'art poétique, un contre « Recueillement » de Baudelaire. Non pas « Viens par ici / Loin d'eux », loin de « la multitude vile » et de « la fête servile », mais au contraire « Me suis posée pour attraper un truc / Faire un troc par exemple une famille au complet » (p.155). Qui est je ? « Tous les jours je traverse de parfaits inconnus » (p.160). La vie des autres est là, tout proche, qu'on aurait pu vivre, qu'on peut suivre, comprendre, rêver, alors qu'elle passe.

---

<sup>6</sup> P.28. Mais Valérie Rouzeau a aussi signalé ce que ses sonnets devaient à ceux de Ronsard annonçant sa mort, comme le poème « Je n'ai plus que les os ».

C'est sous cette appellation de « prochain » et « prochaine » que Valérie Rouzeau aime à nommer les gens, se réappropriant à son usage un substantif plus couramment chrétien. Car le prochain « passe en sifflant longuement » (p.160), au terminus il descendra lui aussi et Rouzeau se reconnaît en lui ou en elle comme mortelle, future passée, partageant la même humaine condition. Et c'est aussi pour ça qu'il s'agit de sonner les poèmes, parce que la mort est là partout sonnant les heures, celle des amis, des poètes du temps passé, « Tous ces prochains passés je ne veux pas y aller / Comme ça toute seule à yep sans dictionnaire » (p.160). Et si la poète ne se présente pas comme Charlot, toujours même et toujours autre sous tous habits et corps de métier, pompier, serveur, employé de ferme etc., (à peine la croise-t-on en VRP et en vendeuse de burgers, pour le reste c'est Valérie Rouzeau Poète), en revanche elle tisse des parallèles entre « je » et ses prochains et prochaines, figures et silhouettes croisées au fil de la vie.

Par ses pitreries et ses cascades, la poète rejoint l'humanité, y compris la plus abandonnée, la plus misérable. Les chutes de la poète, « J'ai dû courir trop vite attraper métro tard / Rater une marche rouler jusqu'au signal sonore » (p.19) et « J'ai chu dans la neige l'autre jour » (p.47) trouvent un écho dans la figure de l'homme hagard, sale oui, avec sa « Trace marronnasse de merde au jean » mais homme « Privé depuis des lustres de pain de toit de cul / D'amour tout court il a dû trébucher rater / Une marche ou un virage un passage obligé » (p.62). Et dans ce poème les assonances et allitérations font résonner les lieux et les figures du monde, l'« inconnue » sur « l'avenue », « chacun chacune », « un nuage nucléaire », « la pleine lune », l'homme privé « de toit de cul », et l'arbre « nu » de « l'avenue », chacun écho de l'autre, son qui se propage et revient sur lui-même.

D'ailleurs les sonnets vont parfois par deux comme dans la suite « Tic tac tic tac tic tac tic tac » (p.99) et « Dans son camion express et logistique » (p.100). Dans le premier, le sujet poétique affirme « Je trace tout droit la route », environnée qu'elle est « du bruit des autres », martèlement de la canne de la vieille devant elle, dégustation de croustillant chocolat par une enfant derrière elle. Dans le second, c'est le chauffeur du camion qui « trace bien droit devant », au son de la radio « Roch ou jazz météo informations loto ».

Ailleurs le lien est solaire. La jeune fille inconnue aux ongles vernis qui pianote « ses jtm » depuis la banquette du tram ne ressemble en rien à Valérie Rouzeau, c'est vrai. Pourtant sa correspondance amoureuse émeut la belle auteure dont les orteils dansent au rythme de son courriel digital et Rouzeau, qui sait lire cette émotion juvénile, la traduit à ses lecteurs et lectrices :

*« Elle envoie ses textes comme des bulles des baisers*

*En traversant le paysage de printemps*

*Les arbres en fleur pommiers pêcheurs*

*Peuplés de turques tourterelles*

*Voie royale vers quel paradis*

*Est-ce aimer est-ce fragiles abeilles*

*Emue remuée jusqu'aux orteils. » (p.96)*

C'est peu, c'est quotidien, c'est prosaïque et poétique à la fois, mais ce peu est aussi aubade, chant joyeux, hypothèse paradisiaque, amour humain car l'identité du sujet du dernier vers (jeune fille, poète, lectrice ?) est grande ouverte. C'est sentimental, comme Charlot pleurant à la lecture de lettres qui ne lui sont pas adressées dans *Shoulder Arms*. Et c'est plus beau que les belles sténodactylographes d'Apollinaire car ici il ne s'agit pas seulement de saisir la beauté moderne, mais



la vie et l'amour s'y donnent à lire. Et c'est comme par hasard au tour de Rouzeau dans le poème suivant d'envoyer ses lettres, semblant répondre aux textos de la jeune fille du tram : « C'est parti envolé mes billets d'amitié / Dans des enveloppes de couleurs prismatiques / Ailes vives de papier empruntent les voies postales / Avec mes pattes de mouche à miel c'est melliflu ». La correspondance postale de l'inactuelle Rouzeau, les « pattes de mouche à miel » de sa graphie ont aussi la suavité du miel, comme les abeilles du paysage printanier ou des « jtm » et des « tkt » numériques de la jeune fille : la jeune fille et la poète, écrivaines figurées sous les traits de l'abeille (et de la mouche aussi, car il faut rire encore, ne pas trop se prendre au sérieux !), rappellent une fameuse querelle et prennent un air d'Antiquité. Et la correspondance entre jeune fille, amoureux, poète, amis, parlant toutes les langues mieux que l'Horloge de Baudelaire, « Amiga hola salut my dearest friend / Objem ! et déjà une lumière traverse / La page dans toute sa largeur / Sa bonne longueur idem de bon temps pris » (p.97), le temps est (un instant) retrouvé.

### ***Moqueuse***

Mais le répit est de courte durée. Les coups pleuvent dru. Rions ! Et c'est de nous d'abord que Valérie Rouzeau se rit, avec ses notes de fin de livre, comme si on avait besoin d'une note pour identifier Rossinante ou les Dupont Dupond. Alors qu'il doit y avoir bien d'autres références passées sous silence, absentes des notes, celles qu'on devine (Rutebeuf ? Ronsard, Apollinaire, Maïakowski ?), celles qu'on soupçonne sans les reconnaître et celles qu'on ne soupçonne même pas puisque Rouzeau se moque de nous et qu'elle est forte à ce petit jeu-là.

Cela fait, elle se moque aussi joliment de sa solitude (le prochain n'est pas compagnon) : « Il faut m'aider comme je suis / Ta trace sur la neige vieil hiver / J'y pense entre mes mauvais murs / Mes beaux draps mon bonhomme fondu / Je mangerai du pain perdu / Un flocon grain de grêle grêlon » (p.46). A détourner les locutions figées et les images d'enfance, la mélancolie prend des airs de comptine enfantine, triste, douce, et drôle à la fois. Mais c'est parfois plus vertement que la poète ironise sur l'amour et son commerce, prenant au mot la publicité d'un site de rencontre : « Rencontrez l'âme sœur sans payer jusqu'à dimanche », dans un poème où les calembours, bien scabreux, jouent de la polysémie « C'est gratuit maintenant sautez sur l'occasion », et de l'homophonie entre le français et l'anglais « Please please enter your pin votre pine s'il vous plaît / Votre épine dans le pied que vous avez laissé / Aller nu par ce temps 23h59 / C'est minute papillon maintenant ou jamais ». Ici l'offre commerciale (la visite du site est gratuite jusqu'à dimanche 23h59) permet à Rouzeau de se refaire le portrait, en Cendrillon rageuse, pornographique et railleuse.

Elle a un côté potache, la Rouzeau, c'est sûr, quand elle renchérit sur les jeux de mots des enseignes de salon de coiffure, accumulant les vers comme plaisanteries d'un goût douteux (p.74). C'est que « La poétique fonction du langage sert partout / Le barbier visionhair la brasserie très musclée » (p.101). Qu'à cela ne tienne, Rouzeau renvoie les bons mots. Au cours d'un voyage en train, où la poète voisine avec « Un petit gars tout seul je lui donne un biscuit », le packaging s'introduit dans l'alexandrin « Petits-beurre fabriqués avec blé cultivé / Pour être encore meilleurs c'est dit sur l'emballage » (p15) et l'ironie mordante donne la main à la tendresse enfantine, sans qu'on puisse les partager : « Tout est parfait comment penser qu'on va mourir / On prend pour nous tellement tellement de précautions ».

Mais surtout, elle lutte. A coups de jeux de mots, elle sonne ses poèmes contre la langue de l'adversaire, la langue du capital, de la publicité, de la société de consommation, de l'Etat de mère avec les hommes d'affaires. Et vlan ! « Projets d'été club merde etcetera » (p.27), Rouzeau détourne

sur une même page les publicités commerciales et les slogans du ministère de la santé, ramenés au même niveau d'injonction dérisoire (p.29). La poète clown soulève les belles affiches, montre les dessous de l'affaire, l'envers du décor, la complicité de l'Etat et du capital, de la régie des transports publics et des publicitaires. Et pan ! regardez si c'est moche ! « Les chômeurs pleurent et les hommes d'affaires ferment / Le train et ses wagons le requin capital ».

Elle règle aussi ses comptes, à son ancien chef. Dans le poème « Insomnie je ne sais pourquoi ne sais comment » le jeu de mots vise juste contre le monde capitaliste, le petit boulot de VRP en Encyclopédie Universalis Hachette, contre le collègue misogynne et c'est deux par deux que les réalités s'opposent Glandu et les filles, Valérie Rouzeau Poète et VRP, sonner aux portes et le sonnet. « Repense à ce goujat qu'on appelait Glandu / Notre chef de secteur du temps malheureux où / Je faisais VRP pas Valérie Rouzeau / Poète mais Voyageuse Représentante Placière / Il fallait à l'époque fourguer tout l'univers / Le gros Glandu bedonnant mes collègues et moi / Les filles il nous hélait les otaries les grues / Nous devions sonner à toutes les portes toutes / Et répéter les mots du plan de vente achète » (p.64). Et puis la raillerie, le prosaïsme le cèdent soudain au dernier vers à cette mélancolie sans âge « Voici plus de vingt ans j'étais jeune et nouvelle » où l'emploi archaïque du mot « nouvelle », pris à la fois dans son sens latin, de « jeune », « fraîche » (comme on parlerait de fleurs nouvelles ou vin nouveau) et dans le sens médiéval de « inexpérimentée<sup>7</sup> », pas très loin du substantif « novelette » (« jeune brebis qui n'a pas eu d'agneau ») permet au sujet de devenir Verbe et d'échapper au temps, à l'emprise de ce « cauchemar concret qu'incarnait ce Glandu ».

Elle n'épargne pas non plus le big boss qui « oubliait » de payer les heures supplémentaires quand elle vendait des burgers à Saint-Trop, et le poème qui finit sur un mot de pitre oppose à la « patate » qu'elle était, trop nouvelle, trop inexpérimentée, exploitée par son patron, une autre combinaison, l'association du rêve et de l'envol : « Là encore et même davantage j'étais nouvelle / Aujourd'hui je penserais aux couleurs du phoenix / Rouge et jaune ketchup moutarde jaune et rouge / Je lancerais aux mouettes les brioches périmées / Les brioches endurecies qu'il fallait attendrir / D'un coup de four à micro-ondes ou les payer / Pendant qu'à Toulon le big boss oubliait / Mes heures supplémentaires j'aurais dû les rêver / Au bord du bleu de la belle Méditerranée / Mais je l'ai dit je débutais dans l'active existence / Pas une vie et je n'étais pas libre – patate » (p.146).

Car Rouzeau clown c'est aussi le parti-pris des pauvres, des chômeurs, des ouvriers en travaux publics, du gamin rom qui chipe des chips, de la pauvre ivrogne, « Lie vraie » qui chie en face du magasin de luxe et son rayon « Femmes niveau zéro », du travailleur immigré qui à la caisse rend la mangue trop chère pour lui, mangue qui ne pousse pas « En France où le garçon travaille et maintenant / Rien il repart voilà comme il était venu / Avec trop peu d'espèces pas de quoi ». C'est à chaque fois triste et drôle, et la drôlerie verbale relève aussi d'une forme de lutte, de révolte contre les puissants, les maréchaux, hommes d'affaires, rois, reines et princesses (p.38), peut-être même les « monsieur monsieur » et « madame madame » (p.26) qui rappellent bien le « Monsieur Monsieur » de Tardieu, sauf qu'ici l'ironie est moins réflexive. Rouzeau brode sur une publicité pour la purée Mousseline et la mention, à la Van Gogh, des « mangeurs de pommes de terre » (p.37), de ceux qui sautent les repas plutôt que les patates et se serrent la ceinture, est contiguë à plusieurs motifs, qui évoquent par allusion directe (« rolex bling »), ou par paronomase (« Ce serait le bouquet's / L'enfer du gratiné ») l'élection de Nicolas Sarkozy au poste de président de la République, et l'ère d'ostentation, de luxe tapageur, de mépris que cette élection a ouverte.

---

<sup>7</sup> Voir l'article « Nouveau, nouvel, nouvelle », *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, <http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF - CNRS & Université de Lorraine.

Contre le monde des puissants, contre la complicité des marchands de journaux et des rois du monde, les poètes et les artistes morts sont convoqués. Car le jeu poétique, s'il est innocent, n'est pas sans malignité. Il s'agit de démontrer l'état des forces, démontrer comme on dirait « demonstrate » en anglais, c'est-à-dire manifester. Alors on nomme les dédicataires, on cite les amis, les vivants et les morts. Le recueil devient proprement réunion, rassemblement : on compte ses forces. Et parce que Valérie Rouzeau est porteuse d'une tradition poétique et comique qui fait la nique aux puissants discours, le sonnet fait résonner l'époque de manière « moderne » mais « inactuelle », se « désolidarise » de l'actualité. Les sonnets c'est aussi ça, « sonner le quotidien », donner autre rythme, autre temps au monde et à la vie (p.104).

Et il faut bien dire que ça soulage, de voir entrer les grands dans la forme du sonnet, perdus dans un temps plus grand qu'eux. De les voir raillés, jetés aux vers, eux qui ont si souvent tordu la vie, la poésie à des fins publicitaires.

Politique, Valérie Rouzeau ? comme le clown, au moment d'aborder la question politique, elle se rétracte. Elle n'entre pas dans le débat<sup>8</sup>. Mais elle sonne ses coups, ses calembours, sans répugner ni au prosaïsme, ni à la blague de lycéen. L'ancien jeu des vers, le recyclage des mots des autres, les pîreries, la pauvreté exhibée des armes, ces jeux de mots à deux sous, riches pourtant de sédiments multiséculaires, relèvent dans le même geste d'une liberté têtue et souveraine, de l'autodérision mais aussi d'une forme de vérité : me voilà nue sous mes sonnets. Rien qui brille ou qui trompe, une femme et quelques mots. Et ça lui donne un petit côté enfant qui peut tout se permettre, puisque c'est pour rire. Un côté clown quoi.

**Article consultable sur la revue :**

<https://poezibao.typepad.com/poezibao/2019/12/revue-nue-n70-valerie-rouzeau.html>

---

<sup>8</sup> Voir les propos de Valérie Rouzeau dans l'émission « ça rime à rien », sur *France culture*, le 26 mars 2011, qui donnent une idée de l'importance du politique et en même temps de l'hésitation à s'engager sur ce terrain-là, comme une envie de revenir à la poésie après un « égarement » :

« J'ai énormément de mal à poursuivre l'activité de rester vivant. [...] C'est du cauchemar quotidien. Et dans les pires cauchemars, il n'y a pas Sarkozy dans mes cauchemars mais il n'y est pas pour rien. Je ne sais pas comment dire mais ... quand j'ai vu disparaître une jeune femme que je prenais régulièrement avec moi, et ses enfants, une jeune femme rom exilée. Elle a disparu, elle n'avait pas de papier et du jour au lendemain à Saint-Ouen cette jeune femme a disparu. Et d'autres, d'autres. Un petit garçon dont a brûlé le sac, le sac d'école. Enfin des choses assez horribles qui se passent en France. Je ne sais pas. Peut-être que le 93 est particulièrement touché mais en tout cas on vit des trucs qui sont inadmissibles. Absolument inadmissibles. Voilà. Mais je ne sais plus où était la question. Je suis en train de m'égarer un peu. »